



**MELROSE'S PLACE**  
MAUVAISE NOUVELLE

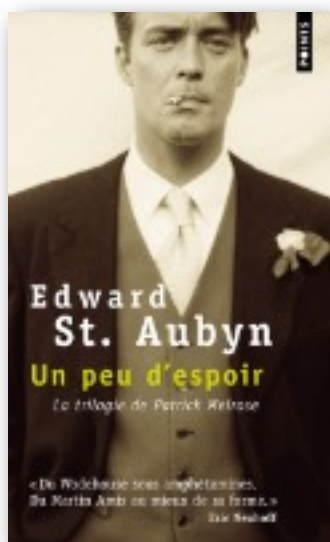
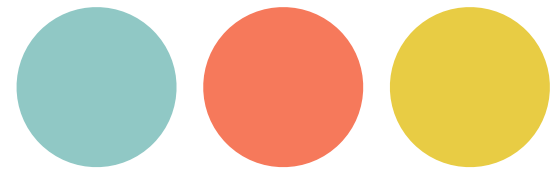
EDWARD  
ST AUBYN

*Board*

*News*



‘I’ve loved Edward St Aubyn’s Patrick Melrose



*Mauvaise nouvelle (titre anglais : Bad news)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Heineman, Londres, 1992*  
*Traduction : Sophie Brunet*

**Mauvaise nouvelle**  
Dans *Un peu d'espoir* -  
*La trilogie Patrick Melrose*

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française : Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



**Patrick Melrose**  
**(Episode 1)**

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Effectuons un bond dans le temps, quand Patrick, la vingtaine désormais, apprend au téléphone, un matin de juillet 1982, que son père est décédé. Un très large sourire se dessine sur son visage. Une joie immense le submerge, pendant que l'héroïne qu'il vient de s'injecter fait son effet... Patrick est célibataire et vit à Londres, confortablement, mais sans activité professionnelle. Ses préoccupations tournent visiblement autour de ses relations sexuelles et de ses usages de psychotropes, divers et variés, mais surtout d'héroïne. Son oisiveté n'est pas synonyme d'apaisement, du moins pas depuis qu'il vient d'apprendre que son père est décédé. On comprend que les années passées depuis le premier épisode de la saga, et le premier viol dont il a été victime à l'âge de cinq ans, n'ont pas été simples. S'il exprime ouvertement sa joie de s'être enfin débarrassé d'un père encombrant, la haine pour son géniteur ressurgit à ce moment-là et sera exacerbée quand l'occasion lui est donnée de lui faire un dernier adieu au funérarium de New York et de récupérer par la suite ses cendres... Son amoureuse du moment, l'invite à profiter de ce court voyage Outre-Atlantique pour repartir à zéro, sur de nouvelles bases qui



### Extrait p. 173

« Il se versa une grande rasade sur quelques glaçons. L'odeur du bourbon lui sembla infiniment subtile et poignante. Debout à la fenêtre, tandis que la première lampée lui brûlait la gorge, regardant Central Park tout en bas, il eut envie de pleurer. Merde, c'était si beau ! Il sentait sa tristesse et son épuisement se confondre dans l'étreinte sentimentale, anéantissante, du bourbon. L'instant avait un charme de fin du monde. Comment pouvait-il même songer à renoncer aux drogues ? A l'émotion si intense qu'elles lui procuraient ? »

excluent alors ses usages de drogues... Une décision importante est alors prise. Il ne consommera plus d'héroïne, visiblement son produit de prédilection. Cette fois-ci sera la bonne. Il se le jure même. « *C'était le moment le plus important de sa vie, il fallait être à la hauteur. Etre à la hauteur.* » Sacré programme...

Quelques comprimés de valium en poche, pour pouvoir soutenir le siège lors d'un voyage où le manque se fera inévitablement ressentir, le jeune homme embarque pour New York, une ville où il a quelques repères pour y avoir déjà fait un long séjour, six mois à dépenser au moins cinq mille dollars par semaine en héroïne et cocaïne... Il pose ses valises dans l'hôtel où il a ses habitudes, et dans une suite grand luxe qui domine Central Park. Sa première exigence est qu'on lui fasse parvenir du whisky. Valium et alcool, le cocktail gagnant pour faire taire, au mieux, les symptômes criants du manque d'héroïne... Renoncer à l'opiacé ne veut pas dire renoncer à tout produit, lui rappelle cette petite voix dans la tête, un Jiminy Cricket qu'il appelle Nounou et qui l'accompagnera tout au long du parcours... Les dealers qui occupent le terrain aux abords de Central Park sauront accueillir ses dollars avec bienveillance. Les produits à disposition sont divers et variés. Patrick se contentera ici de comprimés de Quaalude (du Lemon 714 s), un sédatif très en vogue à l'époque, et de capsules noires de speed (Black Beauty), « *la dernière chose dont il avait besoin, mais il n'aimait pas prendre une drogue sans avoir la possibilité d'en contrarier les effets.* ». Il évitera bien entendu à tout prix l'héroïne sur laquelle il compte encore faire l'impasse. Il se l'est juré n'oublions pas, même si une nouvelle épreuve l'attend, celle de retrouver son père emballé dans un cercueil et de faire ressurgir un peu plus encore les souvenirs douloureux du passé. « *Personne ne devrait faire ça à personne.* ». En ce qui concerne les cendres, il faudra attendre le lendemain après-midi malheureusement, le temps de retirer une enveloppe de trois mille dollars à la banque et d'imaginer à l'avance tout ce que l'on peut s'offrir pour faire passer les heures. En poche, l'équipement pour les prochaines vingt-quatre heures, au moins, est vérifié régulièrement. « *les cachets (poche du bas à droite) ; puis l'enveloppe (poche intérieure gauche)*



### Extrait p. 190

« Une fois tiré derrière lui le verrou de la salle de bains, il pouvait s'abandonner à la préoccupation obsessionnelle de son propre état physique et mental, sans être gêné par la présence d'étrangers ou l'absence d'un miroir bien éclairé. Les « plus belles heures de sa vie » s'étaient passées là. A se piquer, à sniffer, avaler, voler, à crever d'overdose ; à examiner ses pupilles, sa langue, ses réserves. »

*; enfin, les cartes de crédit (extérieur gauche)... ... la Drogue ; le Fric ; et le Saint-Esprit du Crédit. »...*

Patrick, chargé en Quaaludes, une nouvelle visite se profile à l'horizon, celle d'une vieille amie de ses parents, Anne More, cette jeune femme si compatissante envers lui quand il était seul et triste en bas des marches de l'escalier de la maison de Lacoste dans le sud de la France. Elle s'était proposé alors d'aller chercher, en vain, sa mère pour qu'elle vienne le consoler. Une quinzaine d'années plus tard, la culpabilité est toujours là. Elle n'avait peut-être pas assez insisté ce soir-là, elle n'avait peut-être pas été assez à l'écoute de ce petit garçon prêt éventuellement à ce moment-là à tout lui raconter, malgré les menaces de son père David... Attablé en compagnie d'Anne, Patrick commence à ressentir les effets des comprimés de Quaalude qu'il vient d'ingérer. *« Son sang sifflait comme une télévision après la fin des programmes. Ses mains étaient comme des haltères, comme s'il avait des haltères en main. Tout en lui se repliait et s'appesantissait. »* La salle de bain devient alors son refuge pour se charger en Speed cette fois-ci et compenser les effets des Quaaludes. *« Avec son père qui venait de mourir, il avait bien le droit de perdre la tête »*. C'est l'équilibre que Patrick retrouve alors, des mouvements coordonnés, une élocution parfaite, *« les rayons du speed balayant comme ceux d'un phare la nuit épaisse des Quaaludes, l'alcool et le décalage horaire. »*. Anne More n'y verrait que du feu... ou presque...

Malheureusement, les pensées s'accélérent, s'emmêlant, encombrant un cerveau déjà bien sollicité par les prises de produits qui agitent son ciboulot sans que Patrick puisse reprendre le contrôle des voix intérieures qui se font plus pressantes, le manque d'héroïne se fait de plus en plus pressant. Se goinfrer jusqu'à plus faim et picoler jusqu'à plus soif, seul dans un restaurant gastronomique, ne suffiront pas à combler chez Patrick ce manque d'un plaisir inégalé, celui des effets de l'héroïne. Car rien ne vaut l'héroïne, il en est convaincu. Et pourtant il s'est juré de ne pas y penser, n'oublions toujours pas... 243-1726, le numéro



Extrait p. 198

« Non, il ne fallait pas y penser, il ne fallait pas, en fait, penser à rien et surtout pas à l'héroïne, parce qu'il n'y avait que l'héroïne qui marchait vraiment, parce qu'il n'y avait qu'elle pour l'empêcher de courir en rond comme un écureuil actionnant la roue des questions sans réponse. L'héroïne, c'était la cavalerie. L'héroïne, c'était le pied de chaise manquant, ajusté avec tant d'art à l'endroit de la cassure que la réparation était invisible. L'héroïne atterrissait en ronronnant sur sa nuque et s'enroulait, nocturne, autour de son système nerveux comme un chat noir qui se love sur son coussin favori. Elle était douce et somptueuse comme une gorge de ramier, comme une coulée de cire à cacheter sur la page, comme une poignée de bijoux glissant d'une paume à l'autre. »

de Pierre, son dealer attiré, Patrick doit le chasser de sa mémoire. Ne pas appeler Pierre, surtout ne pas l'appeler. Ou alors, laisser faire le destin, c'est-à-dire l'appeler mais compter sur le fait qu'il ne réponde pas pour se faire une raison, ou au contraire compter sur une réponse pour se laisser porter par la chance qui guiderait un destin incapable de se passer d'opiacé... Pierre ne répondra pas, cette fois-ci du moins. Mais la machine est lancée, et plus question de l'arrêter. L'appel de l'héroïne est assourdissant. Plus rien ne comptera à présent que s'en procurer, et au trot s'il vous plaît. « *Quand il était sous héroïne, il pouvait concevoir l'idée d'être sans ; quand il était sans, il ne pouvait penser qu'aux moyens d'en trouver.* » Pierre étant aux abonnés absents, Patrick va devoir se fournir dans la rue, et il sait bien où. Après un achat malheureux d'un produit qui n'avait rien d'un stupéfiant, un mélange d'Ajax et de barbituriques, sans une once d'héroïne, Patrick se tourne vers un certain Willy le Frileux, son contact de rue, un usager dans un piteux état, « *grappillant juste assez de doses pour trembloter au lieu de convulser et pour glapir au lieu de hurler* ». Patrick le connaît bien, c'est son intermédiaire habituel. Il sait le conduire vers Loretta, providentielle vendeuse d'un produit dont on sait qu'il contient suffisamment d'héroïne pour compenser un manque, et peut-être même planer. Willy récupère un des cinq sachets que l'Anglais à NY a acheté rubis sur l'ongle, et l'invite chez lui pour qu'il puisse acheter à sa femme une seringue, en échange de deux sachets, et qu'il se shoote sur place. Sa seringue de « *gardien de zoo* », « *une shooteuse qui ressemble à une pompe à vélo* », en main, les trois sachets d'héroïne restants dans l'autre, Patrick peut tenter de s'injecter le produit, les trois doses d'un coup. Mais l'aiguille étant énorme et le confort de shoot précaire, le sort s'acharne sur le jeune homme cette nuit-là. Il loupe la veine et se shoote dans le muscle. Tout ça pour ça... De retour à l'hôtel, le taxi, usager d'héroïne lui aussi, par chance, lui sauvera la mise et lui trouvera une quantité suffisante de produit pour que Patrick se fasse un shoot dans la voiture, et un autre à l'hôtel...

Tant qu'à faire, puisqu'on en est là, et pour être sûr qu'on ne s'est pas donné tout ce mal pour rien, pourquoi pas repasser un petit



Extrait p. 228

« Patrick défit un des sachets de cocaïne. Sur le papier glacé blanc se détachait un ours polaire bleu pale. A la différence de Pierre, il préférait prendre la coke à part, jusqu'à ce que la tension et la peur deviennent insupportables et alors envoyer la garde préto-rienne de l'héroïne pour dissiper la folie et le désastre. Il tint le sachet en cornet et le tapota. De petits grains de poudre descendirent l'étroite vallée de papier et roulèrent dans la cuillère. Pas trop pour le premier fixe. Pas trop, mais assez quand même. Rien n'était plus odieux qu'un flash diffus, délayé. Il continua à tapoter. »

coup de fil à Pierre pour s'assurer, soit qu'il n'est toujours pas disponible, soit qu'il l'est et alors pouvoir aller se recharger pour une belle et longue nuit... Pierre répondra cette fois-ci... Et voilà Patrick embarqué dans une nouvelle course poursuite, prêt cette fois-ci à se fournir, non seulement en héroïne mais aussi en cocaïne, et ce pour mille dollars. Il accepte même, en guise d'accueil de Pierre, une leçon de réduction des risques, sûrement pas de trop après les moments qu'il a passé auprès de Willy et de sa compagne dans un appartement délabré où les conditions d'hygiène étaient plus que déplorables. On fait comme on peut... Ce qui se prépare chez Pierre, c'est un speedball, un mélange de cocaïne et d'héroïne. Pierre a l'habitude de mixer les deux produits avant de se les injecter. Mais Patrick, lui, préfère commencer par la cocaïne et compenser par la suite ses effets trop violents avec l'héroïne... « *Tout irait bien à présent. Des braises rougeoyantes par une nuit d'orage, la pluie battant les vitres sans pouvoir l'atteindre. Des ruisseaux de fumée, de la fumée qui s'arrondissait en lacs brillants. Les pensées scintillant aux franges de l'hallucination et de la langueur.* » Patrick a atteint son objectif, anesthésier toute pensée négative, jeter les restes de souvenirs douloureux au fond du puits dans lequel il se serait bien réfugié quand il avait cinq ans pour s'y laisser mourir peut-être...

De retour à l'hôtel, l'épisode psychotique qui, malheureusement, suivra sera à la hauteur de l'apaisement ressenti quelques temps auparavant. Un ensemble de personnages ou d'entités n'ayant rien à faire dans cette chambre d'hôtel vont alimenter une conversation surréaliste, et s'invectiveront à tour de rôle, ne laissant alors aucun répit à Patrick, les voix émanant de la bouche même du jeune aristocrate. Sur la quinzaine de pages que comprend le chapitre sept du roman, prendront la parole : Le Gros, Nounou, Gary, Pete Machin, Mrs Machin, Hovis, L'écho moqueur, Humpo Languide, Mrs Garsington, Docteur MCCoy, Capitaine Kirk, Eris L'indigné, Sergent, George Le Barman, Le Juge, La foule en liesse, Greta Garbo, Mrs Pop, le Docteur Trépas, Cléopâtre, O'Connor le Bien-disant, Attila le Hun, l'Honnête John, l'enfant, debby, Kay, le Révérend, La tête coupée du révérend, La télévision, le Président,



### Extrait p. 267

« Baissant les yeux, il aperçut ses bras et inspira à fond, produisant un sifflement involontaire. Parmi les meurtrissures jaunâtres qui commençaient à s'effacer et les lignes de points roses des anciennes cicatrices, se détachaient en pourpre les blessures neuves groupées autour des veines principales, sans compter quelques autres points épars. Au centre de ce tableau morbide, la bosse noirâtre de la piqûre manquée de la veille. L'idée que ceci était son propre bras le stupéfia et lui donna envie de pleurer. Il ferma les yeux et se laissa couler, respirant violemment par le nez. Impossible de penser à ça. »

la foule en extase, les Von Trapp Family Singers, le téléspectateur, Ron Zak, Les disciples, Pierre, et enfin le Journal de Jennifer...

Le lendemain, la gueule de bois, accompagnée d'un orgelet à l'oeil droit, sont au rendez-vous. Le fix de cocaïne ne se fait donc pas attendre pour se remettre d'attaque. « Avec la cocaïne, c'était comme avec l'héroïne : il ne pouvait envisager de lâcher celle-ci que lorsqu'il en avait déjà pris ; il ne pouvait se remettre des ravages de celle-là qu'en en prenant encore » Patrick contemple l'état de ses bras avec désespoir, mais pas question de s'éloigner du produit trop longtemps. Il ne se rendra à son rendez-vous matinal qu'accompagné de deux seringues préremplies de solutions aqueuses cocainées... L'attendent au Key Club de vieux amis de son père, « une meute de chiens fidèles », comme il les appelle. Parmi eux, Nicholas Pratt, invité des Melrose dans le premier volet. Il devient insupportable à Patrick d'entendre parler en bien de son père. Son refuge, comme toujours, sera les toilettes du club. Deux shoot de cocaïne ne suffiront pas à lui faire de l'effet. Seuls deux doigts d'héroïne inhalée l'apaiseront. « Là où il prenait son héro, là était sa demeure et, plus souvent qu'ailleurs, c'était dans les gogues d'autrui. »

Le séjour de Patrick à New York touche à sa fin. Le jeune homme n'est en rien sevré de l'héroïne ou des autres produits qui accompagnent son parcours de vie et se sont durablement incrustés... Il fait le tour de ses réserves pour être sûr de tenir jusqu'à l'accueil que lui réservera son ami Johnny à Londres. A peu près un gramme et demi de cocaïne, un cinquième de gramme d'héroïne, un Quaalude et une Black Beauty feront sûrement l'affaire. Il faut gérer le manque en répartissant stratégiquement les usages sur les heures qui s'écouleront avant son arrivée sur le sol anglais. Alors, à ce moment-là, Johnny le rechargera sûrement quand ils seront installés confortablement chez lui... Sur le sol américain, un avant avant dernier shoot, très compliqué et périlleux, de cocaïne lui rappelle à quel point il peut prendre en grippe l'aiguille tout en étant toujours à ses pieds. « Sa fièvre de l'aiguille avait sa vie psychologique propre. Quelle





### Extrait p. 313

« En fait, c'était en de tels moments, à la suite de piqûres ratées, de surdoses, de petites crises cardiaques, d'évanouissements, que sa passion perverse des aiguilles, tout à fait indépendante de la drogue, lui donnait envie de tordre les lances et d'expédier les seringues à l'égout. C'était seulement la certitude d'être condamné, après une bataille perdue d'avance, à la quête fastidieuse d'une popote neuve ou à l'humiliation d'aller repêcher l'ancienne dans la poubelle parmi les Kleenex détrempés, les pots de yaourt gluants et les épluchures de pomme de terre ramollies, qui empêchait Patrick de détruire ses seringues sur-le-champ. »

*meilleure façon d'être le baiseur et le baisé, le sujet et l'objet, le scientifique et l'expérience, travaillant à libérer l'esprit en enchaînant le corps ? Comment exprimer mieux le dédoublement que dans l'étreinte androgyne d'une injection, un bras verrouillant l'aiguille dans l'autre, mettant la douleur au service du plaisir et forçant le plaisir à revenir se mettre au service de la douleur ? » Les dernières injections de cocaïne, puis d'héroïne, pourtant très réjouissantes, mais aussi et surtout l'épuisement de ses stocks, auront raison de ses reviens-y successifs. L'ultime résolution de tout arrêter, sera honorée dès son arrivée à New York. Cette fois-ci il ne s'agira plus seulement de promesses en l'air que l'on se fait pour se donner du coeur à l'ouvrage. Et la suite de l'aventure donnera tord à tous les sceptiques d'une abstinence durable...*

